

**Elżbieta Biardzka**

*Université de Wrocław*

**Monsieur Spitzweg  
vit à Paris depuis trente ans  
Image du temps dans le roman de  
Philippe Delerm  
*Il avait plu tout le dimanche***

**Abstract**

In her article E. Biardzka discussed the use of grammatical tenses in Philippe Delerm's novel *Il avait plu tout le dimanche*. The protagonist of the novel is Arnold Spitzweg – a Parisian of Alsatian origin. In Delerm's novel Biardzka distinguished three thematic parts that do not comply with the book's formal division into chapters.

The first part (55 pages) is devoted to the presentation of everyday events that illustrate Spitzweg's habits, manners and likings. In this part Delerm uses the present tense.

The second – romantic – part comprises 10 pages. In this piece the author describes a secret idyll experienced by the protagonist who is in love with his colleague from work. The present tense is replaced with the past tense (past simple) at the moment when love reaches Spitzweg.

In the third part (42 pages) the protagonist rejects the feeling and returns to his previous lifestyle. In the narration we observe the return of the present tense, which was replaced with the past tense only for the presentation of the childhood memories, moral and philosophical reflections.

Each of the thematic parts of the novel is characterized by the use of a different tense. The chosen tenses are meant to closely match the construction of the presented world.

**Keywords**

Use of grammatical tenses in the narration, present tense (simple present), past tense (simple past + past continuous).

Le roman de Philippe Delerm *Il avait plu tout le dimanche* (1998) raconte la vie de monsieur Arnold Spitzweg, Alsacien d'origine, à présent Parisien converti. Le livre comporte trois parties thématiques qui ne correspondent pas à la division formelle du livre en chapitres.

La première d'entre elles, occupant 55 pages du roman, présente une suite de faits quotidiens (achat d'un portable, courses au supermarché, sortie au musée, voyage en métro, lecture de Maigret, déjeuner au restaurant) qui

illustrent les habitudes, les goûts et le comportement de Spitzweg dans les différentes situations de la vie.

La deuxième partie, romanesque, s'étale sur 10 pages. Elle décrit une idylle discrète que Spitzweg vit avec une collègue du travail dont il tombe amoureux, Clémence Dufour. Dans cette histoire d'amour, il y a des sorties au cinéma, au restaurant, à la foire, un dimanche passé chez Clémence et même une courte période de vie commune. Pourtant, le couple se sépare au moment où Clémence jette à la poubelle la collection d'enregistrements de Benny Hill qui appartient à monsieur Spitzweg.

Dans la troisième partie (42 pages), Spitzweg reprend son cours de vie ordinaire avec les courses, la marche matinale, l'achat d'un pullover à l'entrée de l'automne. Rien n'a changé, à part l'intervention dans le récit de souvenirs de jeunesse et de réflexions philosophiques et morales.

Chacune des parties thématiques du roman est caractérisée par un choix spécifique de temps grammaticaux qui contribuent à la construction du monde raconté. Ainsi, dans notre communication, nous tâcherons de décrire la référence temporelle des morphèmes verbaux dans *Il avait plu tout le dimanche* qui permet au lecteur de reconstruire sa représentation des événements<sup>1</sup>.

Les 55 premières pages présentent donc un certain monsieur Arnold Spitzweg, un petit personnage terne, qui est, comme l'écrit Pierre Jourde (1998 : 703), à la fois monsieur Tout le Monde et Personne. Le temps grammatical qui dessert l'histoire décrite est le présent de l'indicatif marié à la troisième personne du singulier, actualisée par le «il» qui désigne le héros, Spitzweg.

Le présent de l'indicatif est, pour reprendre les paroles classiques de P. Imbs (1960 : 22) «la forme la plus indifférenciée, la moins spécialisée de toutes les formes de l'indicatif» en fait, la forme du présent, par opposition aux temps futurs et temps du passé, se caractérise par l'absence de désinence proprement temporelle (M. Riegel, 1994 : 298). Ainsi, le présent n'a aucune valeur temporelle stricte sans un contexte énonciatif plus large. Lesdites «valeurs» du présent ne peuvent être déterminées que par le contexte énonciatif et, souvent, par le type de lexème verbal. La partie initiale du texte de Delerm se caractérise par l'emploi dominant de deux types de présent. Le premier, associé souvent aux verbes d'opinion, se réfère dans cette partie du livre à une relative permanence de faits qui ne changent pas. On peut le qualifier de «présent des vérités d'expérience» (exemples 1–5). Le deuxième type

<sup>1</sup> Les morphèmes temporels verbaux, comme l'écrit C. Vettters (1996 : 2), «ne réfèrent pas de la même façon que les expressions nominales : ils ne renvoient pas à une entité située dans un monde réel ou fictif. Leur tâche référentielle est différente : au lieu de référer directement, ils contribuent à situer dans le temps des référents verbaux qui sont les actions ou les situations exprimées par les verbes».

de présent, «duratif» ou «d'habitude» se réfère aux actions habituelles, répétées dans le temps (exemples 6–9):

- (1) *Monsieur Spitzweg aime les premières pages de Maigret [...]* (36).
- (2) *Monsieur Spitzweg n'aime pas aller chez le docteur. Ce qu'il redoute surtout, c'est la salle d'attente [...]* (30).
- (3) *Dans la vie, monsieur Spitzweg ne supporte pas les alcools blancs* (37).
- (4) *Monsieur Spitzweg n'est pas un séducteur. Il préfère les petits cigares. Ceux-là mêmes que les femmes appellent «d'infects petits cigares». Monsieur Spitzweg n'a pas beaucoup de femmes à déranger* (26).
- (5) *Monsieur Spitzweg n'aime pas trop analyser, comprendre. Il préfère regarder.*
- (6) *Monsieur ne prend jamais le métro pour aller travailler* (33).
- (7) *Après la cantine, quand il fait beau, monsieur Spitzweg va prendre un pot à la terrasse du bistrot, à l'angle de la rue des Saints-Pères et du boulevard Saint-Germain. Dumontier l'accompagne quelquefois* (41).
- (8) *Monsieur Spitzweg prend toujours des harengs pommes à l'huile, puis un petit salé aux lentilles* (50).
- (9) *Monsieur Spitzweg ne pose pas la casserole sur la table au début du repas. Il prend d'abord son entrée, puis se relève pour aller chercher le plat de résistance à la cuisine. Même chose pour les fruits. Après le café, il fume un cigarillo, rêve, le regard perdu juste au-dessus des arbres, les jambes allongées vers la fenêtre* (44).

Ces occurrences du présent fabriquent un univers statique, à vrai dire privé de toute action. Delerm y présente plutôt une caractérisation de l'homme sans qualités qu'une histoire quelconque (P. Jourde, 1998 : 702–704). Par l'emploi constant du présent, il invite le lecteur à suivre le modèle oral de la communication (F. Récanati, 1995), à faire «comme si» l'émission et la réception étaient simultanées. Le présent de l'indicatif représente une instance d'énonciation qui est présentifiée comme commune au lecteur, à l'auteur et au personnage. Suite à cette métaphore temporelle, tous les trois signent pour ainsi dire un pacte de complicité. L'effet de cette connivence est que monsieur Spitzweg nous semble d'abord contemporain, ensuite vivant et réel, comme le voisin d'en face. Nous connaissons tout de lui, même ses manies et ses pensées intimes. Pourtant, il ne ressemble pas du tout aux personnages du roman psychologique traditionnel munis d'attributs psychologiques bien définis : Spitzweg est un Autre mais, paradoxalement, un Autre bien connu, un Autre «sans altérité», transparent (P. Jourde, 1998 : 702–704). Nous assistons à l'affirmation de ses choix et nous y adhérons parce qu'il est *ainsi*. Le présent de Delerm gomme tous les reliefs de la chronologie et ne se réfère à aucune progression dramatique ; il ne se passe plus rien, monsieur Spitzweg est *ainsi*. Le présent évoque «la durée étale de la conscience d'énonciation (J. Gar-

des-Tamine, 1988 : 79). Nous sommes là, devant un fait accompli, devant un fait ordinaire, devant un fait quotidien. Tout cela est décrit uniquement par le présent de l'indicatif.

D'après H. Weinrich (1973 : 34), le présent est un temps du commentaire qui suppose une attitude tendue des interlocuteurs envers le message (degré d'alerte II). Ceci se traduit chez Delerm par « l'acte de connivence » que nous avons évoqué auparavant. Quelques 30 emplois du passé composé confirment le registre temporel, celui du commentaire, auquel appartiennent les 55 premières pages. Rudimentaire quant au nombre des occurrences, le passé composé ne sert pas en fait à évoquer le passé, il est souvent ce qu'on appelle « l'accompli du présent ». Il introduit tout de même l'incidence dans l'ordinaire, indique une action passée qui a des conséquences sur le présent :

- (10) *Monsieur Spitzweg n'a pas de répondeur sur son vieux téléphone. Quelle idée l'a donc pris d'acheter un portable ? Dès son apparition cet objet l'a fasciné. Un jour, tout près de lui, un golden boy a sorti l'appareil de sa poche, avec une désinvolture calculée. Il a tiré la petite antenne, pianoté sur les touches, puis s'est mis à parler. Monsieur Spitzweg a senti aussitôt une grande bouffée de mélancolie le traverser. [...] Trois jours plus tard, monsieur Spitzweg s'est offert un portable* (15).
- (11) *C'est venu tout seul, de film en reportage, sans attitude concertée. D'emblée, monsieur Spitzweg s'est senti bien avec son magnétoscope* (46).
- (12) *Un jour, monsieur Spitzweg s'est retrouvé par hasard entre Saint-Lazare et La Farouche à ce moment fragile où tout bascule... Il a goûté soudain cette atmosphère étrange. Pour se convaincre qu'il n'avait pas rêvé, il a repris le métro le lendemain à la même heure, sur la même ligne. Le miracle s'est reproduit* (33).

Ainsi, tantôt nous apprenons pourquoi Spitzweg possède un portable ou un magnétoscope, tantôt on nous explique pourquoi il a l'habitude de prendre le métro à des endroits précis de la ville et aux mêmes heures de la journée, tantôt nous avons l'occasion de comprendre pourquoi il habite à Paris. Et ensuite, nous acceptons qu'il est *ainsi*.

La deuxième partie du livre commence là où le lecteur, désespéré, devient à peu près sûr que rien ne peut toucher à l'ordre bien établi de la vie de Arnold Spitzweg. Pourtant, du coup, le pacte de complicité lecteur-auteur-narrateur sacrifié par l'emploi du présent de l'indicatif est rompu. Le présent disparaît et les événements, selon les paroles bien connues de E. Benveniste (1966), semblent « se raconter eux-mêmes », les actions sont envisagées en dehors de leurs relations avec le moment de l'énonciation. Le registre temporel change et le passé simple intervient dans le récit aussi soudainement

que l'amour emporte Spitzweg. L'aoriste apparaît au milieu d'un chapitre, d'une phrase à l'autre :

- (13) *Pendant deux ou trois mois, ces petites jouets ont mis du poivre dans leur vie. Le sucre était en dessous, peut-être plus délectable ainsi, sensible à ce sourire familial qui démentait l'aigreur supposée des propos.*

*Et puis il y eut le choc... Quand Clémence Dufour poussa la porte du bureau, ce matin-là, monsieur Spitzweg ne put s'empêcher de lancer :*

*– Vous n'allez quand même pas passer la journée avec ces cheveux-là!? (60).*

L'action du livre démarre avec les formes : *alla, invita, refusa; flanèrent, sentirent, descendirent*. Le passé simple est en fait, d'après A. Molendijk (1983 : 23) un vrai moteur de la narration car « il transforme chaque événement en un nouveau moment, en un nouveau point de repère sur l'axe temporel ». Ainsi, l'ordinaire du monde étale cède sa place au dynamisme spectaculaire (H. Boyer, 1979, 1985). Le plus approprié pour représenter les événements importants, de premier plan, le passé simple montre avec ostentation ses capacités d'individualisation de l'action. Le spectaculaire rejoint le romanesque, le romanesque touche au fabuleux. Le récit obtient son relief suite à l'alternance du passé simple et de l'imparfait :

- (14) *Elle ne connaissait pas la rue Saint-Vincent, le petit banc près du Lapin agile, les quatre arpents de vigne, ni la place du Tertre. Il faisait presque bon. Les peintres avaient dressé leur chevalet. Monsieur Spitzweg voulait que Clémence pose pour un portrait au pastel. Elle refusa, mais elle se laissa faire pour un profil découpé aux ciseaux. Ils flanèrent au hasard de la place, s'arrêtant ça et là, les mains dans le dos pour regarder le travail des peintres, écouter la plainte du limonaire, suivre les ébats du mime. Ils n'avaient pas besoin de se parler beaucoup.*

*Clémence reprit son métro à Lamarck-Caulaincourt, et Arnold lui conseilla de refuser l'ascenseur. Il descendit avec elle l'escalier vertigineux de l'étrange station-caverne. Au moment de partir, Clémence lui glissa dans la main son profil noir découpé sur fond blanc. Sur le quai, monsieur Spitzweg resta longtemps à regarder l'image, l'éloignant de ses yeux, la rapprochant. Ce petit nez à la retroussette, cette mèche sur le front... Oui, cela devait bien être Clémence. Pourtant, il ne la reconnaissait pas du tout. C'était comme une énigme. Il lui fallait la retrouver dans la surface de l'ombre découpée. Pas une seconde, il ne songea à mettre en cause l'habileté de l'artiste. Non, c'était lui qui ne savait pas. Il s'irrita un peu, haussa les épaules, puis se sentit gagné par une tristesse étrange. Il finit par glisser le profil dans la poche de son imper (64).*

Le transfert immédiat de Spitzweg du monde dont l'image temporelle est dessinée exclusivement par l'indicatif présent au monde de l'aoriste ne reste pas sans effet sur la valeur spécifique des deux temps verbaux dans le texte delermien. Le présent et le passé simple sont, pour ainsi dire, confrontés l'un à l'autre : ils desservent des univers distincts. Le présent décrit l'ordinaire, le passé simple s'empare du spectaculaire, du romanesque. Suite à cette confrontation, ce qui est ordinaire devient plus ordinaire encore, ce qui est romanesque et fabuleux devient plus fabuleux encore. Il se produit donc dans le texte de Delerm un effet de surprise dû au changement de ce que H. Weinrich (1973) appelle le registre temporel. Comme nous l'avons établi, le présent, temps du commentaire, suppose une attitude tendue des interlocuteurs envers le message (degré d'alerte II) qui se traduit chez Delerm par « l'acte de connivence » dont nous avons déjà parlé. Le récit privilégie une attitude détendue (degré d'alerte I). Avec l'aoriste, le lecteur ne figure plus comme acteur du « *theatrum mundi* du texte », il est en dehors du jeu. Spitzweg n'est plus le voisin d'en face, les frontières entre le monde raconté et le monde où nous vivons sont marquées clair et net. Le passé simple indique certainement une coupure, un éloignement, une distance par rapport au présent de la narration et c'est la conséquence de sa valeur énonciative.

Les deux univers, ordinaire et romanesque, sont confrontés et, enfin de compte, l'univers des habitudes et du quotidien remporte une victoire sur le romanesque. Le réel l'emporte sur le fabuleux, le statique sur le dynamique. Spitzweg refuse les changements : le couple se sépare au moment où Clémence intervient violemment dans le monde des habitudes de son amoureux et jette à la poubelle ses cassettes vidéo de Benny Hill qui, malheureusement, font partie de l'espace psychologique intouchable de monsieur Spitzweg, car il est *ainsi*.

Le récit revient au présent de l'indicatif. La connivence auteur–lecteur est rétablie. L'univers de routine réapparaît. Le lecteur n'a qu'à suivre le train de vie bien connu de Arnold Spitzweg. Pourtant, il y a du changement. À part le présent d'habitude et le présent de vérités d'expériences, un nouveau présent apparaît, le présent gnomique, qui sert à présenter des vérités générales, proches de sentences et de maximes :

- (15) *Chaque homme n'est qu'un grain de sable sur une plage immense* (88).
- (16) « *La postérité, c'est un discours aux asticots* ». *La phrase de Céline vient confronter son cynisme latent* (76).
- (17) *Si Paris ne fait plus envie, si Paris n'est plus le centre de tous les désirs, on lui inflige un camouflet* (78).
- (18) *Chaque homme reste une île, dans son plaisir maritime* (85).

- (19) *À tant s'analyser, monsieur Spitzweg est allé jusqu'à inventer ce bien étrange paradoxe : « Oui, j'ai de la mémoire, car je n'ai pas de souvenirs »* (102).

Le passé composé, dont le nombre des occurrences s'accroît dans cette partie, acquiert une nouvelle valeur : il renvoie aux souvenirs de jeunesse. L'accompli du présent du début du roman se transforme en passé de rétrospective :

- (20) *Quelques marches et voilà : on est devant le restaurant Véfour. Véfour... monsieur Spitzweg se souvient. Au club-théâtre du lycée de Sélestat, il a joué autrefois dans une pièce de Labiche* (94).  
(21) *Quelque part, Arnold a conservé la nostalgie du foot. Il va de temps à autre étancher cette soif au stade de Saint-Ouen* (95).

Les souvenirs de jeunesse se laissent dessiner aussi par l'imparfait, un temps jusqu'alors très rare dans le récit de Delerm :

- (22) *La neige, Arnold l'espérait toujours. Dans les ruelles de Kinzheim, elle signifiait tant de parties de luge avec Hélène – et quelquefois, on se contentait de glisser sur un plateau-apéritif, quand le cordonnier Apfelbaum avait déjà prêté sa luge* (117).

Le futur, tout modeste, est à peine esquissé dans la vie de Spitzweg. L'étiquette grammaticale classique de « futur proche » semble ici particulièrement adéquate, le futur décrit c'est l'avenir prévisible et naturel des saisons qui se suivent :

- (23) *L'automne va commencer* (103).  
(24) *Il va neiger dans quelques jours* (118).

La troisième partie du récit, comme les précédentes, se caractérise par une construction thématique originale qui correspond à une nouvelle étape de la vie de Arnold Spitzweg. Toujours très enraciné dans le présent, embarrassé par le quotidien, il subit pourtant une métamorphose. D'abord, il possède un passé et des souvenirs du passé, ses réflexions portent moins sur les courses au supermarché, plus sur les décisions du type : léguer ou non léguer son corps à la science après la mort. Cette nouvelle construction thématique porte ses fruits au niveau de l'expression linguistique : les valeurs du présent se multiplient, les tiroirs verbaux (passé composé, imparfait, mais aussi le futur), qui jusqu'alors avaient à peine parsemé le texte, prennent de l'importance, et la charpente temporelle du livre se diversifie.

«La succession des temps dans un texte obéit manifestement à un certain principe d'ordre» (H. Weinrich, 1973: 19); chez Delerm les temps grammaticaux prennent part à la construction du monde raconté dans les parties thématiques respectives.

## Références

### Texte de source

Delerm Ph., 1998: *Il avait plu tout le dimanche*. Mercure de France.

### Études

Benveniste E., 1966: «Les relations de temps dans le verbe français». In: *Problèmes de linguistique générale*. Vol 1. Paris: Gallimard.

Boyer H., 1979: «L'opposition passé simple/passé composé dans le système verbal de la langue française. Un regard diachronique sur l'écrit». *Le français moderne*, 47, 121–129.

Boyer H., 1985: «L'économie des temps verbaux dans le discours narratif». *Le français moderne*, 53, 78–89.

Gardes-Tamine J., 1988: *La grammaire*. Paris: Armand Colin.

Imbs P., 1960: *L'emploi des temps verbaux en français moderne. Essai de grammaire descriptive*. Paris: Klincksieck.

Jourde P., 1998: «Les Microcosmopolites». *Critique*, novembre 618.

Molendijk A., 1983: «Les notions de perfectivité et de l'imperfectivité dans l'explication du passé simple et de l'imparfait». *Neophilologus*, 67, 21–34.

Récanati F., 1995: «Le présent épistolaire: une perspective cognitive». *L'information grammaticale*, juin 66, 38–44.

Riegel M., 1994: *Grammaire méthodique du français*. Paris: PUF.

Vetters C., 1996: *Temps, aspect et narration*. Amsterdam: Rodopi.

Weinrich H., 1973: *Le temps*. Paris: Seuil.